

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lecture qui s'embête et romans qui s'empêtrent

Gilbert Choquette, *L'amour en vain*, Montréal, Humanitas, 1994, 136 p., 14,95 \$.

Nicole Filion, *Ne touchez pas aux appareils électriques ni à la cafetière*, Amqui, Machin Chouette éditeur, 1994, 134 p. 15,95 \$.

Julie Sergent

Number 78, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38538ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sergent, J. (1995). Lecture qui s'embête et romans qui s'empêtrent / Gilbert Choquette, *L'amour en vain*, Montréal, Humanitas, 1994, 136 p., 14,95 \$. / Nicole Filion, *Ne touchez pas aux appareils électriques ni à la cafetière*, Amqui, Machin Chouette éditeur, 1994, 134 p. 15,95 \$. *Lettres québécoises*, (78), 21–22.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Gilbert Choquette, *L'amour en vain*, Montréal, Humanitas, 1994, 136 p., 14,95 \$.

Nicole Filion, *Ne touchez pas aux appareils électriques ni à la cafetière*, Amqui, Machin Chouette éditeur, 1994, 134 p. 15,95 \$.



Lecture qui s'embête et romans qui s'empêtrent

De deux romans qui ratent la cible...

ROMAN
Julie Sergent

S'IL EST NORMALEMENT FACILE DE RECONNAÎTRE, puis d'exprimer, l'extase, ou l'abomination, que nous inspirent la lecture d'un roman, ce l'est beaucoup moins d'expliquer le simple agacement que certaines œuvres suscitent.

Pourtant, leur écriture est correcte, parfois belle même ; l'histoire est, comme n'importe quelle histoire, potentiellement pleine ; et les personnages, vraisemblablement des êtres d'épaisseur, agissent selon une logique qui leur sied. Bref, un certain divertissement, sinon la véritable communion, devrait être possible. Néanmoins, quelque chose, que l'on ressent comme un malaise — on est fatigué, dérangé, agressé —, achoppe. Un problème de roman ou de lecteur ? Il y a des deux sans doute. On n'est sûr que d'une chose : la connection est défectueuse...

Bien qu'ils soient extrêmement différents, dans le contenu comme dans la forme, les romans de Nicole Filion et de Gilbert Choquette, *Ne touchez pas aux appareils électriques ni à la cafetière*, et *L'amour en vain*, semblent bien tirailler à la même place. C'est dans le ton qu'utilise leur narrateur — dans le premier cas, une espèce de pépiement comico-hystérique et, dans le second, le résonnement assourdissant d'un gong —, si prééminent qu'il en arrive à masquer tout le reste, aventures, émotions, souffle, qui constitue le texte.

Ne touchez pas aux émotions...

Le roman de Nicole Filion, *Ne touchez pas aux appareils électriques ni à la cafetière*, a pourtant de bons atouts. D'abord un titre qui, s'il n'est pas assez ridiculement long pour être hilarant, est à tout le moins amusant. L'est également l'illustration qui le coiffe (un dessin sans fioritures, représentant un énorme fer à repasser menaçant d'écraser un gamin en culottes courtes). Puis, détail que le lecteur ne trouve

généralement pas négligeable, le format du livre, étroit et allongé — tel que popularisé par la prestigieuse maison d'édition française Actes Sud — est des plus confortables : un bon coup de Machin Chouette éditeur, petite maison dont l'auteure est en outre l'une des fondatrices.

Pour achever de séduire le lecteur, le texte en quatrième de couverture (qui n'est pas tiré du livre) est assez savoureux.

Autobiographique, cette œuvre ? Tout à fait, répond Nicole Filion. Prenez la première phrase. J'ai écrit : « Il pleut. » Eh bien, ça m'est déjà arrivé !

Et la promesse d'humour et de douce délinquance gravée à même la couverture du livre persiste encore à travers ses premières pages.

Voilà une femme, la narratrice, qui s'apprête à partir en vacances avec son mari, laissant derrière elle ses deux fils adolescents. Mais le traversier ne l'a pas encore cueillie, qui marque la première étape de son périple de Québec en aval du Saint-Laurent vers Anticosti, que déjà elle est assaillie de pensées affolantes. Et si son mari avait mal au cœur ? Et si elle tombait par-dessus bord ? « Oh, mes petits enfants chéris, que le sort est amer et que ce monde est périlleux ! » (p. 8)

Madame n'est pas qu'un petit peu inquiète. Elle l'est comme on est malade — « une grande inquiète », comme on dit « un grand brûlé » —, et la suite du texte, en fait une espèce de longue lettre qu'adresse la mère à ses fils restés au bercail, ne le confirmera que trop.

Tout au long de ces vacances qui la verront bientôt monter vers Montréal, puis plus loin vers le nord, la mère reconnaîtra de tous bords tous côtés les menaces qui planent, d'une façon générale, sur le monde, et puis sur les siens, ses enfants, son mari, sur elle-même. De fait, plus les jours passent, plus elle se sent vivre, et plus elle s'affole, car sa vie ne la rapproche que de sa mort. Et plus elle aura vécu avec tous ses sens en émoi, plus elle mourra douloureusement.

Tel est l'argument qui émerge du roman. Ou du moins qui tente d'en émerger, mais qui n'a pas la place, car tout, dans cette histoire, aussi



bien les motivations profondes du personnage principal, ses souvenirs et ses réflexions, aussi bien les notes de voyage que les conseils maternels, semble avoir été passé dans la moulinette à mots d'esprit, trempé dans la tarte à la crème.

Dieu que je suis fatiguée de l'âme, de toutes les âmes : la mienne, la vôtre et celle, toute bleue, de votre père, vous connaissez votre père, n'est-ce pas ? Je suis si fatiguée de l'âme que je vais sauter à pieds joints sur la première venue et que je vais la rouer de coups pour lui apprendre à mentir, qu'elle soit bien sottie ou bien à point, qu'elle s'appelle Carmelle, Citadelle ou Mortadelle, et qu'on la mange en raclette avec un bon vin corsé et des olives toutes blettes. (p. 45)

Un quignon de baguette avec ça ?

L'amour fendant

Si la narratrice du roman de Nicole Filion pêche du côté de la légèreté, le personnage central de *L'amour en vain*, de Gilbert Choquette, pêche dans le sens inverse : c'est lourd dans *L'amour en vain*, trop lourd pour avancer.

Ce dernier roman de Gilbert Choquette s'ouvre pourtant sur l'an 2010 (qui plus est dans un «Kébek» souverain). Le héros, Jonathan Authier, Kébécois de quarante-huit ans, poète et diplomate de carrière,

entreprend d'écrire l'histoire d'une passion dans laquelle il s'est jeté, non de corps, mais d'âme tout entier, vingt ans durant, espérant, par l'écriture, s'en libérer.

C'est à Montréal, vingt ans plus tôt, en 1990 donc, que débute l'histoire. Alors âgé de vingt-huit ans, Jonathan assiste aux obsèques de son père, où il fait la connaissance de Thaïs Authier, sa demi-sœur de vingt ans, qu'il n'a encore jamais vue. Le jeune homme, avec ses «grands airs fendants» — «car je croyais encore, de temps en temps, qu'il existe des expressions ou des comportements propres aux ambassadeurs [...], comme il en est de réservés aux évêques et aux monarques» (p. 25) — tombe éperdument amoureux de la belle, charmante, et, contrairement à lui, rieuse et naturelle jeune femme. Les contraires s'attirant de tout temps, de même que semblent toujours plus excitantes les amours interdites, les âmes des consanguins ne seront pas au bout de leur peine.

Ainsi l'histoire passe, avec le doute, la honte, la passion qu'on imagine. Et ça pourrait passer assez bien. Mais le ton du narrateur, lui, reste. Pesant, écrasant, démolissant tout sur son passage avec, on ne pourrait mieux dire, ses «grands airs fendants»...

Comment décrire autrement ce pompeux diplomate-écrivain-ami des artistes, dont l'attitude, le discours et les aventures semblent sorties tout droit d'une mauvaise parodie de *Gatsby le magnifique* !

Il faut voir Jonathan courir après sa sœur (un paon derrière une gazelle) sur la plage de Kennebunk, cette «station assez *fashionnable* de la côte Atlantique du Maine» (p. 22), où ils passent les vacances avec leurs deux chaperons : le prétendant et jusqu'à la mère de Thaïs. Il faut entendre, surtout, cet homme de trente ans, s'adresser à celle qu'il aime, comme à quiconque, d'une façon qui n'existe pas aujourd'hui — et encore moins, on peut le présumer, en 2010 ! — : «Pourquoi t'échapper ainsi, petite fille ? Est-ce que tu fuirais ma société, par hasard ?» (p. 25) D'ailleurs, ni «la petite fille» ni sa mère ne sont en reste sur ce chapitre, l'une s'abaissant, par «déférente admiration» (p. 48) à vouvoyer son frère, l'autre ne se lassant jamais de lui réciter quelques strophes de son poème préféré — «Oh ! dites-moi quelques strophes de la "Couronne effeuillée" ! m'écriai-je.» (p. 51).

Lorsqu'un drôle de couple, en fait un classique ménage à trois — une comédienne et pianiste parfaitement névrosée, snob et insupportable ; son jeune, très gai et insipide amant, et son porc de vieux chnoque de richissime mari — fait intrusion dans la vie de Jonathan, sa conception de ce que devrait être l'amour (un ensemble de règles et de conduites qu'on embrasse sérieusement et préférentiellement dans un environnement convenable...) est définitivement ébranlée.

Un roman qui remonte dans le temps. Et qui y reste.



L'été sera vite passé,
nous le savons tous.
Mais octobre apportera

Les papiers de la terre
roman
de Gilbert Dupuis

et

Sentences suspendues
proses et chansons
de Jean-Marc Cormier
avec un disque compact
du groupe
Anecdote

De quoi passer un agréable hiver.
Chez ÉDITEQ.